

avidés de nouvelles, celles-ci sont à leur portée, ils les dévorent. Leur bonté naturelle s'efface peu à peu, leur sensibilité s'émousse, leur candeur disparaît, et ce vide est bientôt rempli par l'envie, la méchanceté, l'habitude de médire, puis, celle d'inventer et de calomnier.

Au lieu de s'entretenir de ce qui convient à leur âge, et surtout de ce qu'on leur enseigne au collège, au couvent, ou aux écoles, les enfans préfèrent de beaucoup gloser à la façon de leurs parens, alors, adieu la réflexion sur ce qu'on a étudié et lu, point d'études profitables par conséquent.

Observez, en société, ce qui se fait, ce qui se dit; voyez cette jeune personne pour qui la nature a fait quelque chose, au moins à l'extérieur, voyez-la en chuchotement rapide avec sa voisine, ou avec un jeune homme qui se croirait perdu de réputation auprès des belles, s'il ne l'imitait pas, de quoi s'entretenant-ou ? De voyages, de lectures, de tableaux, de musique, d'histoire, de lectures même frivoles enfin ? Oh ! non, le sujet de la conversation, c'est la tournure (non pas intellectuelle, on n'y pense pas), c'est la tournure extérieure, la toilette, la démarche, les défauts naturels d'une amie, ou d'un ami. L'on s'abaisse jusqu'au point de se convertir en bouffon pour l'imiter ! Une jeune fille sacrifie celle qu'elle ose, quelquefois, appeler son amie ; une autre déchire sa rivale ; et ce qu'il y a de plus inexplicable, c'est de rencontrer des jeunes gens assez serviles, assez lâches, pour applaudir aux méchancetés, et souvent aux inepties de quelques pauvres sottes qui s'affichent au ridicule au lieu de les prendre en pitié, et de les avertir, ou au moins de donner une autre tournure à d'aussi insipides conversations.

Une autre sottise, très sottise, superlativement sottise et indiscrète manière de passer le temps, dans certains cercles, c'est de parler de mariages ! de mariages ! et que ne dit-on pas à l'occasion de mariages projetés ! et que ne disent pas ceux et celles qui s'occupent des affaires d'autrui ! et les sots parens qui, au lieu de fortifier l'esprit, tout en formant le cœur des enfans, ne devraient jamais tenir en leur présence, d'aussi insipides propos, et qui devraient plutôt désirer retenir ces chers enfans que de les chasser pour ainsi-dire, souvent en les sacrifiant !

Ces habitudes là, ont déjà eu l'effet d'éloigner des sociétés, nombre de jeunes gens sensés et honorables, incapables de la bassesse dont, il faut être pétri, pour se complaire à les encourager.

C'est donc aux parens, aux instituteurs de l'un et de l'autre sexe, aux Ministres de l'Évangile, à se coaliser pour affaiblir d'abord, et détruire ensuite, des habitudes qui corrompent la bonne société, gangrenent les cœurs les mieux disposés, et étendent leur pernicieuse influence sur toutes les conditions.

L'éducation, ou l'éducation, on ne saurait trop le répéter, l'éducation morale et religieuse, si on la sait donner, changent, d'ici à vingt-cinq ans, le ton de la société. Instruisez bien les enfans, enseignez-leur les deux grands préceptes qui renferment toute la loi ; aimer Dieu, et aimer le prochain ; faites-leur bien bien comprendre qu'il est tout aussi important de pratiquer l'amour du prochain, que celui de Dieu, que nous en avons pour garant, la parole même du Sauveur, et que les habitudes dont il est parlé plus haut violent ouvertement, le second précepte, et par conséquent, le premier ; habitez-les au travail, à la lecture, à la réflexion, à s'entretenir de ce qu'ils ont appris, à ne pas perdre un seul instant, pénétrez-les bien de l'importance du temps ; *time is money*, disent nos voisins, ils ont parfaitement raison. Que chaque enfant s'habitue à ne pas demeurer oisif un seul instant, faites le jouer lorsqu'il est fatigué de travailler ou procurez-lui quelque moyen agréable de se délasser, consultez son goût, encouragez les bonnes, et réprimez avec prudence les mauvaises inclinations, et vous le savez, parens, ou le verrez bientôt, vos enfans seront sages, intelligens, modestes, honnêtes, se respectent, seront respectés, seront heureux, et ils auront l'honneur d'être connus et appréciés par leur discrétion.

Montréal, Janvier, 1845.

M.

### Notre Publication.

Nous annonçons, avec beaucoup de satisfaction, que l'encouragement donné à la REVUE CANADIENNE, nous permet d'y ajouter dans le prochain numéro, les quatre pages additionnelles, que nous avons promis dans notre prospectus, au commencement de l'année. Nous nous flattons que l'on nous donnera crédit pour les efforts que nous faisons afin de rendre notre journal digne de l'accueil bienveillant qu'on lui fait. Qu'on n'aille pas croire que notre feuille, telle qu'elle est parue jusqu'à ce jour, est la réalisation de l'idée et de la pensée que nous avions, lorsque nous avons entrepris cette publication ; non certes : nous ne sommes qu'au commencement d'une carrière, qui sera, nous espérons, aussi longue qu'elle est difficile. Nous sommes entrés dans cette nouvelle carrière, avec toute l'ardeur et les espérances de notre âge ; nous croyons pouvoir faire quelque bien à nos compatriotes, en répandant dans toutes les classes de la société, le goût des lettres et des arts. Nous sentons une nouvelle ardeur, en voyant qu'on applaudit partout à notre projet ; mais il faut qu'on ait pour nous de l'indulgence, si dès les premiers jours de notre existence de journaliste, occupé d'intérêts et de détails nombreux et divers, notre feuille n'est pas telle que nous voudrions qu'elle fut, si elle n'a pas la valeur que nous désirons lui voir acquérir, et que nous essaierons avec le temps, de lui donner.

## La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 15 FEVRIER, 1845.

### Histoire de la Semaine.

De tous les états, le plus chétif, le pire, croyez-moi, c'est celui de journaliste. La vie n'est plus pour lui qu'une étude continue, les hommes des machines dont il doit examiner, analyser les ressorts, et cela sous peine d'être traité de fou, de visionnaire, d'ignorant, d'imbécille. Jolie perspective, ma foi ! Le journaliste, voyez-vous, c'est l'esclave de tout le monde.

Il est huit heures du matin.

Le tems est humide ; aussi votre femme, bonne et complaisante comme le sont toutes nos Canadiennes, a fait mettre du charbon dans la grille de votre salle à dîner. Un fauteuil est roulé tout près du feu, il vous attend. Sur la table, des rôties dorées, du café au lait, tout cela est confortable, n'est-ce pas ? et pourtant, pourquoi ce frisson, ce malaise qui vous prend ? votre robe de chambre ne serait-elle pas ouatée ? vos pantoufles sans fourrure ? votre fauteuil serait-il trop loin du feu ? Eh bien ! mon ami, tu ne te mets pas à table ? — Le moyen de se mettre à table sans avoir ce qu'il faut ? — Mais, mon ami, les rôties, le café au lait, tout n'est-il pas là fumant, à point ? — Oui, c'est vrai, et je n'ai qu'à me louer de tes attentions, ma bonne amie. — Hélas ! qu'as-tu donc ? — Ce que j'ai, ce que j'ai ? ne le devines-tu pas ? — Eh bien ! c'est ce maudit journal qui n'est pas encore arrivé. — Quoi ! ce n'est que ça ? — Pardieu ! c'est bien assez, c'est même trop ! Ces Ostrogoths de journalistes, ça se donne des airs, des prétentions à faire lever les épaules de compassion, si toutefois ils sont dignes d'inspirer un sentiment quelconque. Croirais-tu, ma chère, qu'hier soir encore, pas plus tard, l'éditeur de mon journal était au théâtre, aux premières loges encore, s'il vous plaît ; aussi ce matin, son journal est en retard ! Et puis, ces gens là s'imaginent qu'on les encouragera, qu'on les soutiendra !

Le charmant homme se décide enfin à commencer son déjeuner. Un domestique apporte le journal.

— Ah ! le voilà donc ! Voyons, voyons, toujours la même chose : des annonces, des annonces, des naissances d'il y a un mois, des mariages de l'année dernière, des décès d'il y a un siècle. Décidément, l'éditeur est fou, ou c'est un fielle coquin. Je vais renvoyer ma souscription.

Mais aux mots de mariages, de décès, de naissances, la jeune femme a relevé la tête, et son mari a à peine tourné le coin de la rue, que la voilà, elle aus-

si, dans ce bon fauteuil si chaud, si mollet, à dévorer le journal si maltraité par son cher époux. Elle passe une heure de délicies ; elle lit, relit, et s'écrie enfin : Pourquoi donc qu'il s'occupe tant de la politique, ce vilain éditeur ?

Heureux journaliste !

En vérité, je vous le dis : si vous ne pouvez écrire sur votre front, en caractères lisibles de près et de loin : Dictionnaire Encyclopédique, renoncez, s'il en est tems encore, au métier de journaliste. Voyez plutôt ; un sleigh élégant, couvert de magnifiques fourrures, un cheval pur sang, richement et coquettement enharnaché, un tigre sur le siège de derrière, tout barriolé, tout dévoué, tout prêt, à un signe, à vous obéir, c'est là, ce me semble, un équipage qui doit faire sourire orgueilleusement le propriétaire, ce beau jeune homme, si mollement étendu, maniant avec tant de grâce le fouet à la poignée d'argent ! Pourquoi donc cet air de mauvaise humeur ? ces regards inquiets portés avidement au devant et chaque côté de la voiture ? Ah ! vous ne savez pas ! son sleigh vient de plonger dans un cahot ! La secousse a dérangé sa pose si aisée, si confortable. Il arriva chez lui, il se lance à son bureau, prend à peine le tems d'ôter ses gants, et écrit ;

M. L'ÉDITEUR,

Pourriez-vous me dire s'il y a des réglemens qui ordonnent de faire disparaître les cahots ? Vous obligerez infiniment un de vos

LECTEURS ASSIDUS.

Montréal, 1845.

Et le lendemain matin, il arrache le journal au porteur, il déchire la feuille encore humide, dans son empressement à l'ouvrir, cherche rapidement de l'œil la colonne des correspondances, et n'apercevant pas sa lettre de la veille, il jette avec dépit le journal à ses pieds, et s'écrie : Mais voyez donc un peu l'impudence ! Cet animal d'éditeur qui ne daigne pas même accuser réception de ma correspondance ! Ah ! oui-dà ! M. le faiseur de gazettes ! Eh bien ! je renvoie ma souscription.

Journaliste fortuné !

Si vous n'êtes pas poète, savant, littérateur, géologue, géographe, médecin, artiste, politique, économiste, voire même chef de police, et tout cela ensemble et à la fois, je suis fâché de vous le dire, vous n'êtes pas journaliste.

Si vous n'êtes pas ferré, plombé, cuivré d'avance contre toutes les insultes, contre toutes les dérisions, contre tous les mépris, je vous le dis, je vous le proclame de toute la puissance de mes poumons de vingt-quatre ans, vous n'êtes pas, vous ne serez jamais journaliste. Soyez maçon, manoeuvre, jardinier, journalier, domestique, scieur de long et de court ; soyez dentiste, cordonnier, boucher, regrattier ; soyez même, (mais que Dieu pourtant vous en préserve, et pour cause !) soyez même clerc avocat, clerc notaire ; livrez-vous au jeu, au sport, mais de grâce, je vous en supplie, ne soyez pas journaliste.

A ceux donc, parmi mes lecteurs, qui seraient tentés d'embrasser cet état si peu enviable, je crierai : Arrêtez, malheureux ! ne voyez-vous pas devant vous le gouffre béant où vous courez ? Les bords n'en sont pas même couverts de fleurs ! Oh non, tout n'est que ronces, tout n'est qu'épines, arrêtez, il est tems encore !

Qu'est-ce donc que le journaliste, puisqu'on le maltraite si fort ?

C'est tout bonnement un homme qui travaille pour tout le monde. C'est tout simplement un honnête garçon qui sacrifie ses veilles à l'étude, son tems au public, son éducation, ses talents, à l'instruction de ses concitoyens. Ah ! s'il m'était permis de vous initier à toutes ses peines, à toutes ses misères ; s'il m'était permis de soulever, un instant, un coin du rideau qui nous cache sa vie intérieure !..... Mais non, ce tableau vous ennuierait peut-être, et vous voulez pardessus tout qu'on vous amuse. Lisez donc ce qui arriva une fois à l'éditeur d'un journal de nos jours.